



La grandeur d'un métier c'est avant tout d'unir les hommes. Saint-Exupéry

Le travail n'est ni un principe, ni un but... mais le moyen de passer de l'un à l'autre.

Le travail revient !

non tant « *travailler plus, pour gagner plus* », mais « *travailler plus pour vivre mieux* »

Coïncée entre désaliénation et absolutisation, la notion de *travail* a été fort malmenée au cours l'Histoire; elle reste cependant la fonction la plus envahissante de la vie des hommes tant sur le plan manuel qu'intellectuel...

Le mot "travail" est largement polysémique. Il suffit pour le montrer de mentionner quelques rubriques du champ lexical participant à sa définition: activité *professionnelle* ou *économique*, *efforts à fournir*, *résultat de travail*, *travail d'un objet*, *travail à l'école*, *cessation de travail* (grève)... ou encore, le *travail du vin*, *salle de travail* (d'accouchement), *avoir beaucoup ou pas de travail*...

En règle générale l'utilisation du mot travail sous-entend un effort soutenu... Nous nous en tiendrons là, au sens générique le plus neutre et le plus obvie, synonyme d'*action* et de *faire* (et, à ce titre, objet de la morale).

Ainsi défini, il n'est pas inutile de noter cependant que le travail peut être abordé sous divers aspects:

Le premier est de se référer à son Histoire. Thème sur laquelle j'ai été appelé, il y a une dizaine années, à faire le discours introductif de l'inauguration d'une exposition organisée par la ville de Marignane sur le thème '*Les métiers au dix-neuvième siècle*' (ou quelque chose d'approchant). Cette saga historique – à travers les âges et les civilisations –, a été en grande partie publiée en son temps dans *l'escritoire*. Elle sera mise à disposition de tous avec d'autres documents et annexes (*) dans le dossier sur *le travail* que nous avons mis sur notre site internet.

Le travail peut aussi être envisagé sous d'autres angles: éthique ou moral, social, juridique, politique et économique... La perversion par absolutisation de ce dernier aspect étant pour beaucoup dans la subversion de la relation capital-travail que nous connaissons que trop...

Nous allons – sans toutefois l'isoler complètement des autres points de vue auxquels il vient d'être fait allusion – nous contenter d'introduire notre sujet. Notre travail consistera donc davantage à poser le problème, ce qui est une bonne façon de chercher à le résoudre...

La voie que nous allons emprunter n'est pas, celle, pessimiste, tracée par les abus qui n'ont pas manqué dans le passé... (confirmée par l'actualité). Condamner le travail sous prétexte qu'il est détourné de sa vraie nature et de son rôle, revient proprement à jeter les légumes avec leurs épluchures (pour renouveler la formule consacrée). Si de *fin* qu'il est devenu, nous lui redonnons son rôle de *moyen* – et comme tel son caractère *relatif et contingent* – le travail retrouvera sa fonction et ses vertus.

Ce n'est pas non plus l'orientation inverse – béatement optimiste – qui confère au travail l'exagération contraire: *plus on travaille, plus on est!* Il est à craindre que notre bouillant nouveau président se dirige bille en tête dans cette direction en faisant du *travail* une fin dernière (qui se confond avec le Capital), alors qu'il est, comme nous allons le voir, un moyen ordinaire d'assurer *primum vivere et bien commun... pour autant que le politique assure les conditions de son exercice*.



À cette vue optimiste, Antoine de Crémiers – pour rester entre nous – a consacré, il y a trois ans, une étude – *pessimiste* (mais relativement) – où il déplore, avec raison, qu’entre autres conséquences, cette béatification dévoyée du travail ait réduit son champ lexical qui aurait dû rester varié et circonstanciel : métiers, compagnonnage, œuvre, art... ; et que *travailler* soit trop sou-

vent employé à l’endroit de *faire, exercer, entreprendre...* Nous nous efforcerons donc de répondre à cette exigence !

C’est donc entre ces deux extrêmes que nous naviguerons, et que nous essaierons de retrouver la nature, les vertus et le rôle du travail : non tant *un entre-deux démesures, et plus qu’une moyenne, mais en empruntant la voie montante qui convient.*

Conscients que notre époque, plus que tout autre, souffre, d’un déficit de sens, de réflexion et, pour tout dire, de pensée tout court, notre réflexion consistera donc à redéfinir le travail de telle manière que lui soit rendue la fécondité de ses vertus ?

Dans notre Histoire récente, la représentation du travail est passée sans transition de sa dépréciation comme tenant de la lutte des classes, à une phase de dévalorisation que nous subissons hier encore... et qui ne s’arrêtera pas sur un simple souhait. Le travail de pénible est devenu aliénant ; il n’est plus “le lieu des liens”, ni l’occasion d’exercer les vertus : *moins l’on travaille, mieux l’on se porte...* vive le loisir. “Les trente-cinq heures”, qui ont fait couler plus d’encre que de sueur, renforcent encore l’urgence qu’il y a à remettre sur le métier cet ouvrage.

Entre mauvais départ et arrivée désastreuse

Commençons par nous référer à la *bible ancienne* – qui (que nous la considérons comme mythique ou révélée) nous raconte comment cette aventure a bien mal commencé... ce que confirme notre actualité, qui est en passe de finir plus mal encore... s’il n’est finalement rien fait pour y remédier. Car la dévalorisation du travail, comme sa surévaluation, entraîne *de facto* – l’Histoire le montre surabondamment – la perversion correspondante de la société...

Dès qu’ils voulurent exercer ce qu’ils pensaient (déjà !) être leur liberté – en d’autres termes, qu’ils voulurent s’affranchir de toute dépendance, c’est-à-dire « être comme Dieu » –, nos premiers parents perdirent, en effet, avec le paradis terrestre, les conditions de leur innocence. Ce faisant, ils ne firent que changer de maître ; de la tutelle divine, ils tombèrent sous la férule humaine... alourdie de celle du *Tentateur* révolté avant eux. Conséquence de ce *non serviam*... avec le passage de l’innocence à la connaissance, cette révolte inaugura une *seconde origine ontologique* (si l’on pardonne cette *tautologie*) pour eux-mêmes et – solidarité oblige – pour leur descendance.

Le premier couple habitait *le Bien* ; il voulut connaître *le Mal* – eh bien, il va le connaître... et nous avec ! L’homme, désirent être, en premier et en dernier ressort, la mesure de toute chose, est tombé sous la dictature du *moi*, et, par voie de conséquence, sous celle du jugement des hommes, de leurs caprices, de leurs envies, de leurs passions, et en général de tous leurs vices. Désormais, le meilleur et le pire se disputent notre nature : notre manière d’être. Ce changement de *régime* eut pour première conséquence non pas le travail – qui est dans l’ordre des choses – mais la souffrance qui lui est désormais attachée : « *tu travailleras à la sueur de ton front* ». À nous de faire en sorte que ce ne soit pas la souffrance morbide de la maladie, mais celle, prometteuse, des enfantements.



Mythe pour les uns ou réalité pour les autres, disions-nous, cette aventure – cette mésaventure – inaugure les nouvelles conditions de l'existence des hommes. Nous avons tendance à ne pas ou ne plus aller *spontanément* de *bien* en *mieux*, mais de mal en pis... La grande saga des hommes est devenue celle de la reconquête des conditions premières de l'existence: *les bénéfiques du travail sans la souffrance*. Sisyphe de toujours, l'homme civilisé y est parfois presque parvenu; mais la pesanteur, celle dont parle la philosophe Simone Weil, le ramène sans cesse à ce second, et désormais inévitable, point de départ.

Une logique perverse s'est donc mise en place, et la sinusoïde de l'Histoire se superpose à celle du travail. La conception pernicieuse de la liberté, fut logiquement suivie par celle, tout aussi perverse, du travail considéré comme une aliénation et un obstacle à la liberté, **alors qu'il est son exercice** (1). À cela – et toujours dans la même logique – vient s'ajouter, la réduction des *personnes (reliées)* à l'état d'individus (isolés), dont *les idéologies égalitaires* font le gravier répandu sur le chemin du *progrès...* progrès qui, entre-temps – lui aussi, lui d'abord – de *moyen* est devenu *fin*.

Comment en est-on arrivé là? Résumons à l'extrême... Cette subversion de l'ordre des choses se mit en place lentement; elle aboutit à la concentration autour des villes et des grandes industries, vidant campagnes et ateliers. La haine-envie* et la cupidité insatiable des hommes firent le reste... Une entente objective entre marchands et idéologues – Mammon et Lucifer – se mit en place; elle assure désormais la conduite de ce train d'enfer du progrès qui, ayant perdu ses freins, se dirige à folle allure vers un nouveau paradis terrestre qui a tout du précipice...

L'homme se fait en faisant

Avec les conditions certes dures mais qui assuraient sa fécondité, le travail a perdu ses vertus qui cependant sont si nombreuses et

si évidentes qu'elles ne demandent pas tant à être prouvées ou expliquées, qu'à être simplement observées, explicitées et vécues. Le bon sens montre, et l'histoire confirme, que le travail est le moyen ordinaire qu'ont les hommes, non seulement de survivre, mais de devenir ce qu'ils sont en puissance, c'est-à-dire meilleurs. Dans une certaine mesure, *les hommes se font en faisant*.

Commencé avec celui de la parturiente, le travail est la condition commune et quotidienne des hommes. Il y a d'abord le travail de l'écolier, de l'universitaire, de l'apprenti..., il se poursuit par celui de la ménagère, du paysan, de l'artisan, de l'ouvrier, de l'intellectuel et de l'artiste..., de ceux qui entreprennent, de ceux qui commandent et de ceux qui exécutent... Pas d'échappatoire, c'est le travail ou le déclin...

Pour assurer sa fécondité, le travail est encadré par deux limites – interne et externe – la volonté et la pénibilité. Quand nous disons *faire...* du ski, ses gammes, ses devoirs ou ses prières... la pénibilité est alors mise de côté ou... dépassée. Dans, *faire* un rêve ou sa digestion, flâner, paresser... c'est la volonté qui est absente ou défaillante... Dès lors, on comprend la difficulté que rencontrent les chômeurs et, dans une moindre mesure, les retraités, lorsqu'ils n'ont plus rien à *faire...* car si l'homme se fait en faisant, il déprime quand il n'a pas ou plus d'efforts à fournir, de difficultés à surmonter, plus d'occasion d'exercer ses compétences... son intelligence ou sa volonté, autrement dit sa triple manière d'être: savoir - savoir-faire - faire.

Travail à trois étages

Ces réflexions conduisent à distinguer explicitement les trois domaines où s'exerce le travail; échelons correspondant aux trois *strates* de notre nature: les domaines temporel, intellectuel et spirituel:

- **Au rez-de-chaussée**, la première application du travail consiste à subvenir à nos besoins matériels. Le **travail manuel** prend la suite de la recherche instinctive, quasi ani-

male, de la satisfaction des besoins élémentaires (se nourrir, se loger, se reproduire). Le travail manuel, en effet, permet aux hommes – non seulement d’assurer en connaissance de cause, intelligemment et volontairement leur *primum vivere* (leur minimum vital) – *mais encore* de progresser... en humanité.

Après la cueillette et la chasse, les *outils* ont facilité le *travail* de la terre et des matières premières; la *machine* permit ensuite de produire davantage tout en réduisant la pénibilité, et enfin – nous y sommes – *l’informatique* diminue encore la part pénible du travail physique et intellectuel... et même dans une certaine mesure de faire *travailler* les machines à notre place; ce qui devrait améliorer considérablement notre sort... n’étaient-ce l’impéritie, l’imprévoyance, la folie et la cupidité sans limite des hommes.

• **À l’étage au-dessus, le travail intellectuel**, en plus de ses vertus propres, est un allié irremplaçable du travail manuel; il est en mesure d’assurer l’essor des progrès matériels, tout en lui conférant des limites raisonnables, son orientation et son contrôle. La raison *travaille*, aussi et par là même, à assurer nos progrès intellectuels, culturels et, même sur un certain plan, artistiques. Située en zone mitoyenne, sa position d’interface met en relation le couple que formera l’étage inférieur (temporel et matériel), avec ce qui le transcende: le spirituel, voire le surnaturel... N’est-ce pas là le *moteur du mobile** à même d’assurer l’harmonisation des conditions des véritables progrès, ceux dont la mesure est le bonheur... Car, si le bonheur n’est pas au rendez-vous, ni l’homme meilleur, n’est-ce pas le signe que ce rôle de médiations a été dévoyé ou paralysé?...

• **Le niveau ultime** – lieu du retournement des échanges entre immanence et transcendance – doit, pour finir et mener à bien cet ensemble et assurer l’unité de ce qu’il coiffe... octroyer au travail: profondeur, élévation et fécondité. Sa vocation est de conférer à *l’avoir*, qu’il soit matériel ou

intellectuel, sa plénitude... Mais l’accès à la troisième dimension – spirituelle – est dorénavant refoulé, verrouillé, voire interdit; en tout cas séparée de l’ensemble qu’elle devrait parachever... Voilà à l’évidence la raison pour laquelle nous sommes davantage les victimes que les bénéficiaires de nos progrès matériels, intellectuels et spirituels. Avec le plafonnement de nos destinées, nous sommes privés de la condition à la fois préalable et ultime de la bonne marche de l’ensemble des trois étages constitutifs de notre nature. À ce régime, pourquoi s’étonner de ce que nos progrès soient devenus fous, et les hommes désemparés?

Le travail bien compris, devrait être la cheville ouvrière du fonctionnement de chacune des trois strates de notre nature, et de celles-ci entre elles. Ces trois niveaux devraient *travailler* de conserve, tant verticalement qu’horizontalement, chacun bénéficiant d’une certaine autonomie... dans une interdépendance certaine. C’est par la cohérence et la cohésion de cet ensemble qu’est obtenue la fécondité du travail. Qu’un moment ou un niveau soit défaillant et c’est la totalité qui souffre...

Ce triple *enfantement* souvent *douloureux* a ceci de particulier qu’il est à la portée de chacun, et – par une sorte de justice immanente – spécialement de ceux pour qui le travail est plus incontournable. Le travail, en effet, favorise le renouvellement des élites en place, lorsque, précisément, elles sont affaiblies par l’insuffisance de l’exercice du travail... puisque, pour cette raison, – pour cause d’engraissement aussi bien physique que mental – les notables sont menacés d’avoir les mêmes difficultés à garder les privilèges acquis par leurs efforts antérieurs, *qu’a un chameau pour passer par la porte de l’Aiguille!*

Si nous devons résumer en une formule ces trois niveaux de la fonction travail se serait: **savoir, savoir-faire, faire.**



Les vertus du travail

La mise en place de structures politiques, sociales et juridiques de la fonction "travail", doit assurer les conditions de son exercice et, par là, la rendre fécondes *de propriétés et de vertus*, qui peuvent, elles aussi, se distinguer en trois catégories que sont :

- *la constitution des individus-personnes** : l'homme se fait en faisant !
- *l'union horizontale des hommes*, en instaurant dans un climat d'entente, d'entraide, de solidarité et de sociabilité : des communautés de destin. Le travail instaure la force et résorbe la violence... La transmission à travers les générations assurant la continuité et les véritables progrès.
- *L'ouverture sur la transcendance* du spirituel, qui donne son sens au travail qui, sans cela, n'en aurait aucun qui soit déterminant, et qui, par conséquent, conduirait les hommes à tous faire pour s'en dispenser... avec les conséquences que cela entraîne... de la simple paresse à l'esclavage à laquelle l'indolence conduit...

L'ensemble de ces propriétés vertueuses du travail, distinctement et conjointement, constitue les fruits du labeur : ses vertus propres, cousines des vertus *génériques* (2).

Cette *manière d'être, de se faire*, est issue d'un incessant va-et-vient – véritable battement de cœur – entre *être et avoir, savoir et faire, intelligence et volonté, passé et avenir...*

Les implications et applications *du travail* sont si intimement mêlées à notre condition humaine, que sa fonction apparaît comme l'activité par excellence de notre triple nature, et forment la trame de notre existence temporelle, intellectuelle et spirituelle.

Le travail et l'histoire des hommes

Avec bien des tentatives et des hésitations, la civilisation dont nous sommes issus, à ses heures fécondes, s'efforçait d'établir des conditions favorables à

l'épanouissement des hommes par la valorisation du travail. Mais, depuis deux à trois siècles, le travail perd son rôle médiateur, et (re)devient – par une double dégénérescence contraire que sont son absolutisation et sa dévaluation – facteur d'exploitation, d'égoïsme, de domination, de conflits... et de souffrances stériles.

Si nous en avons le loisir, à l'occasion d'un voyage à travers les millénaires, nous observerions le développement ou la dégénérescence des sociétés divisée en deux grands courants opposés, selon que le travail est considéré comme un *agent* ou un *obstacle* au mieux-être des hommes. (cf. annexe I)

Cette rétrospective permettrait d'observer que les fruits les plus précieux du travail sont ceux qui atteignent, à la lisière du spirituel, la dimension poétique. Véritable pierre philosophale, la *poésie*, en effet, *comme l'amour – n'en est-elle pas une expression?* – est à même de transformer : la peine des hommes en jubilation, l'artisan en homme de l'art, et le fruit de son travail en œuvre d'art (cf. annexe III). N'est-ce pas cette âme du travail, qui manque le plus au monde inquiétant et froid dans lequel nous nous sommes laissés enfermer ?

Cette rétrospective cependant ne devrait pas être l'occasion de cultiver un sentiment nostalgique, une attitude passéiste, voire rétrograde. Ce serait perdre notre temps que de le passer à nous congratuler sur la peine des lavandières ou du laboureur, en oubliant les bienfaits que peuvent nous apporter – lorsqu'ils sont maîtrisés – les progrès techniques et intellectuels enrichis par les vertus, c'est-à-dire par les progrès de l'âme...

Les avancés dans les domaines matériels et intellectuels sont certes considérables ; mais là *n'est pas le principal*. Hélas, non seulement nos *manières de connaître, de penser et de faire* n'ont pas suivi, mais elles se sont affranchies de toute limite y compris morale, tant et si bien qu'au lieu de bénéficiaires, nous sommes devenus les victimes de nos progrès !



Ce que nous devons regretter ce ne sont évidemment pas les progrès techniques, culturels ou spirituels en eux-mêmes, mais *la manière* dont s'est effectué le passage de l'outil à celui de la machine, et celui, actuel, de la machine-outil au numérique... Les hommes ont mal négocié les premiers virages, ils ont abordé celui du passage de la pénurie à l'abondance dans des conditions tout aussi déplorables. L'égalité a remplacé l'équité, l'individu la personne, le droit le devoir, et l'égoïsme l'altérité... *Bene curis et extra viam*, nous courons vite, mais pas dans la bonne direction.

Alors, que faire?

Le travail, cheville ouvrière

On peut le prédire sans risque de se tromper: il faudra bien, d'une manière ou d'une autre, revenir aux vertus du travail; si ce n'est de gré, ce sera de force.

Si nous voulons *rebondir* – puisque nous voici au plus bas – commençons par reformer notre vision de l'homme, et (re)donnons au travail et sa vraie nature et son véritable rôle. Non pas pour en faire le *but* de la vie, mais un *moyen* incontournable pour atteindre nos objectifs.

L'exercice du travail doit (re)devenir une vraie liberté. Pour cela (re)mettons à l'endroit la *subsidiarité*. Pratiquement, que les artisans ne se contentent pas de ce que leur laisse l'industrie, et les paysans de ce que la culture intensive ne peut assurer... encore. C'est le contraire que nous devons concevoir et mettre en place: par exemple, à l'échelon matériel, faire en sorte de ne laisser à l'industrie que ce qui dépasse la com-

pétence ou les possibilités des initiatives à l'échelle humaine. Transposons cela dans les domaines intellectuel et spirituel... c'est-à-dire réformons les mentalités, et mettons le *mieux* à la place du *plus...*, nous deviendrons meilleurs, et serons plus heureux!

Une des trois composantes civilisationnelles, est celle des *intermédiaires*, elle doit reprendre sa place et son rôle. Pour cela, que le travail redevienne la *cheville ouvrière* de nos vies!

Michel Masson

(* documents et annexes sur le travail:

- Une saga à travers les âges et les civilisations "du travail et des hommes".
- "Travail et loisir" de Gustave Thibon. (e48-06/2003).
- "L'idéologie du travail", d'A. de Crémiers. (e54-10/2004)
- Texte de "La loi Le Chapelier".
- "Lettre publique du Comte de Chambord sur les ouvriers", du 20 avril 1865.
- Extrait de "Le syndicalisme" de Léon JOUHAUX.
- Extraits de "deux des plaidoiries" de Berrier défendant ses clients: des ouvriers endimanchés.
- Extraits de "L'argent" de Charles Péguy.
- "Le droit de grève" de Michel Masson (e48-06/2003).

(1) Deux conceptions de la liberté s'affrontent, en effet. L'une, négative consiste à rejeter toute limite, toute autorité, toute morale, et finalement toutes contraintes... c'est-à-dire tout ce qui la *contient*; comment s'étonner qu'elle s'évanouisse. L'autre, positive, correspond à la démarche inverse: celle de la recherche des limites protectrices de la liberté vraie; celle qui consiste, plus qu'à faire ce que l'on veut, à vouloir ce qu'il convient...

(2) Soit le *concentré* que constituent les vertus morales dites chrétiennes, (se référer à la reprise n° 50, "les vertus sont-elles démodées"); ou encore la liste détaillée qu'en font des philosophes, en commençant par le "Traité des vertus" (en trois tomes!) de V. Jankélévitch, jusqu'au "Petit traité des grandes vertus" d'André Conte-Sponville en passant par "Le livre de la Sagesse, ou des vertus retrouvées" de Jean Guitton, "Le traité des valeurs" de Louis Lavelle ou encore celui de Max Scheler et de bien d'autres. Les philosophes utilisent en effet un classement à leur fantaisie, sans qu'aucune hiérarchie, ni distinction ne viennent ordonner l'ensemble. Leurs travaux souvent riches dans le détail, sont privés de toute perspective transcendant les contingences... ce qui en limite considérablement la portée.